

La rhétorique de l'erreur

Pierre Turgeon

Volume 33, Number 6 (198), December 1991

Le travail de la création

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32025ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Turgeon, P. (1991). La rhétorique de l'erreur. *Liberté*, 33(6), 32–36.

PIERRE TURGEON

LA RHÉTORIQUE DE L'ERREUR

Un énorme cadran de téléphone s'incruste dans mon abdomen. Au prix de mouvements douloureux, je compose un numéro. Quelqu'un répond. Pour entendre mon correspondant, je dois me boucher les oreilles. Il me parle d'un théâtre dont on a arraché la toiture et où des actrices nues se promènent à la lueur des étoiles. La suite ne viendra que plus tard, quand le serpent gelé dans mes entrailles se réchauffera assez pour se mordre la queue. Je me regarderai alors depuis l'autre côté du miroir, ne me reconnaissant pas dans ce visage hostile, occupé à se dissimuler avec la buée de son haleine.

Dans un article récent, j'énumérais diverses figures de rhétorique, dont la *diagonule*. Or je me suis trompé: ce terme n'existe pas. Je voudrais pourtant qu'il passe au dictionnaire et qu'on lui donne précisément le sens d'une figure engendrée par l'erreur. Au contraire des savants calculs de la rhétorique, la diagonule représenterait l'effet du hasard ou du chaos sur l'œuvre. D'ailleurs, quiconque se soucie un peu de l'exactitude du langage sait bien qu'il ne peut écrire sans se tromper encore et encore. Les sages se taisent, c'est bien connu. Seuls les fous persistent dans cette voie. Dès mon premier texte, je me suis fourvoyé. Et tout ce que j'ai tenté depuis lors pour rectifier ma position n'a fait que m'égarer davantage.

On a souvent accusé les écrivains de mentir. Mais non, ils se trompent. Là où on voit les effets de l'imagination, il

faudrait souvent reconnaître ceux de la mégarde ou du qui-proquo. Ces perceptions tronquées, exagérées, troublées par les aléas des émotions se cristallisent en rêves, en fables, en poèmes dont un esprit vraiment lucide, serein ne saurait avoir cure. Un tel esprit existe-t-il? En attendant de le rencontrer pour qu'il puisse m'expliquer ce qu'est la vérité, je continue à préférer les tromperies avouées du roman à toutes celles qui s'affichent pour vraies, sous les apparences de la science.

Seule la mort nous donne le droit de parler, car elle nous ramène à notre solitude essentielle; elle nous donne la force de renvoyer le monde à son néant avant qu'il nous renvoie au nôtre.

Une douleur musculaire a commencé à émettre des signes à travers les trépidations de mes doigts. Le contraire de la réflexion. Atteindre une concentration telle que le temps s'écoule à sens unique, qu'il ne reste plus la moindre nostalgie. Je ne cherche pas à exprimer une pensée fantomatique, mais à vaincre la pesanteur des mots pour parvenir à un sens véritable.

Dans mille ans, qui se souciera de ces lignes? Dans une seconde, veux-tu dire!

La positivité moderne, si sucrée et poisseuse, m'écœure. Jamais personne pour prendre le mauvais côté des choses! Cette époque hédoniste touche à des abîmes depuis qu'elle a compris que la notion de confort s'appliquait aux idées aussi bien qu'aux voitures et aux maisons. Alors on se fait calfeutrer le cerveau par les médias. Je m'ennuie du diable et je prie Dieu de ne pas m'enlever mon goût du mal.

On frissonne sous la pluie acide et, pour exister, on se met à hurler à la façon intime d'un walkman.

En affaires, la sanction de l'échec est immédiate et incontournable. Mais en littérature, personne ne vous force jamais à déposer le bilan et à déclarer faillite. Personne, sinon vous-même. Mais comment distinguer la dépression

de l'honnêteté? Mon talent... je m'interdis de ne pas y croire. Pourtant, je n'ai guère confiance en moi. C'est même là, selon un des amis écrivains, ma principale faiblesse.

Hors sujet, hors moi-même. Quand un sujet ne me touche pas au plus profond, je me transforme moi-même en objet, en automate.

Il est revenu! Qui? Lui. Il faut que je lui trouve une autre histoire, pour l'occuper. Sinon... — Sinon, quoi? — Vous croyez qu'il est possible pour un personnage d'assassiner son auteur?

Cher X. Aussitôt ton nom prononcé, je m'arrête: comment peut-on parler à un mort? Et à ce compte, comment écrire? S'adresser à un lecteur, n'est-ce pas soi-même prendre la place du mort pour parler à un vivant?

Au loin, un arbre mort sur une île plus petite que son branchage. Tout blanc, contre le roc bleuté des Alpes sur l'autre rive. Plus tard, j'apprends que cette couleur lui vient du guano des mouettes, qui peu à peu l'a complètement pétrifié. La beauté, c'est de la merde.

Le plein ne tient pas: d'où l'érotisme. Le comblement de la voix ne tient pas: d'où le mutisme — Armando Verdiglione.

Penser au vide qui m'entoure, par delà les murs de mon bureau, en cercles concentriques et silencieux, jusqu'aux plus lointaines galaxies. La conscience de mon insignifiance me donne le courage d'écrire.

Ce nœud dans l'estomac, cette crispation des mâchoires, ce durcissement du regard: je veux tuer, c'est évident, mais, sur la feuille, j'agite une arme dérisoire.

Les stratèges prussiens appelaient *Schwerpunkt* le point où l'on doit concentrer ses forces pendant une bataille. Trouver le *Schwerpunkt* de la pensée et s'y tenir.

Raconter ma vie et la comprendre, de manière à ce que les chemins de l'interprétation deviennent ceux du récit.

Je chasse la fatigue par un surcroît de travail. Et alors, au-delà de cet épuisement, je connais la joie de vivre dans la liberté de l'esprit. La souffrance reste, mais je la sens loin

derrière une nappe d'énergie qui m'emporte loin des enlacements somatiques.

«Tu es plusieurs», disait un ami. Et il ajoutait: «C'est la distance que tu prends vis-à-vis de toi qui m'intéresse.» En fait, depuis plus de quarante ans, je vis avec un moi fantôme, que je connais de moins en moins. Mon identité fragmentée, contradictoire représente la rançon de mes triples vies. Je traverse mon passé comme on traverse une zone sinistrée, en retenant son souffle, en fermant les yeux.

Le principal mérite de l'écriture est d'empêcher d'agir. Jour après jour, l'auteur s'assoit à une table et il ne fait rien. Dans cette inaction absolue, il n'a d'autre choix que de continuer la rumination de son œuvre. Il désamorce ainsi ses désirs de destruction et de mort. Pour combien de temps?

Jerzy Kosinski comparait un roman à une piscine ou l'écrivain peut nager dans le fluide de sa propre conscience. Mais des requins y rôdent. En mai 1991, l'auteur de *L'Oiseau bariolé* s'enveloppa la tête d'un sac de plastique et s'assit dans un bain chaud. Cette méthode de suicide peut sembler grotesque, mais elle est efficace et sans douleur, ainsi que l'avait déjà démontré Arthur Koestler. Ni étranglement, ni étouffement. À mesure qu'on respire, l'oxygène à l'intérieur du sac est remplacé par du gaz carbonique; on perd conscience après quelques minutes, même si les poumons continuent de fonctionner jusqu'à l'arrêt du cœur.

Dans son dernier roman, *L'Ermite de la 69^{ième} rue*, Kosinski se proposait un exercice littéraire qu'il appelait un quasicide: rédiger la note de suicide d'un personnage fictif. Pour vaincre l'angoisse qui le paralysait devant cette tâche, il s'admonestait ainsi: «*Pull yourself together. You are about to become your own ghostwriter!*»

La nuit est toujours ici, à fleur de lumière. En écrivant, je cesse de la fuir, pour que ma bouche en articule les mouvements les plus secrets, les plus imperceptibles. Et ce qui parle alors, c'est peut-être autre chose que l'inconscience

médiocre qui me protège de la souffrance. Je veux renoncer à être personnel et disparaître dans le cerveau où la mort sommeille. Le désir d'elle me fera parler jusqu'à la fin de la nuit.

Pourquoi tenter de tenir les mots sous mon empire? Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde. Malheureusement je ne sais pas sur quoi peser. À moins qu'il n'y ait rien à quoi se raccrocher, sinon le vide merveilleux du langage, sinon de prendre conscience sans cesse de ce vide à travers l'écriture.